

LES VAGABONDES

FLORIAN FERRIER

—

LES VAGABONDES

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

L'auteur remercie le Centre national du livre
pour son soutien.

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2025
ISBN : 978-2-283-04051-5

4 septembre 1972.

À travers la fenêtre de son bureau, Hanna observe les corneilles sautiller dans l'allée de gravier. Il fait frais. Cette pièce, qu'elle ne quitte presque jamais, est exposée plein nord, face aux montagnes enneigées. C'est dans ces reliefs escarpés, majestueux, qu'elle puise son inspiration. Elle peut rester des heures campée derrière ses carreaux à contempler la chaîne des Alpes. La Suisse n'a jamais été une destination tout à fait désirée, mais elle s'en est accommodée. Écrivaine en exil. C'est son état. Il fait toujours froid dans ce bureau, même l'été, car elle n'ouvre jamais les fenêtres. Hanna n'aime pas la chaleur, c'est pourquoi elle a choisi cette pièce quand elle a emménagé des années auparavant,

avant la guerre. Le froid, elle le supporte. Elle l'affectionne même. Comme si la maladie qui la ronge ralentissait son expansion dès que les températures chutent. Un répit. Du moins le pense-t-elle.

Une méridienne aux coussins légèrement creux, disposée dans un angle du bureau, lui sert de lit. Elle ne dort plus dans sa chambre depuis longtemps. Depuis la mort de Paul, c'est devenu un tombeau. Cette maison est désormais trop vaste pour elle. Hanna l'a achetée en 1930, après les ventes exceptionnelles de *La Leçon*, son troisième roman, et ses nombreuses traductions. Elle n'avait pas imaginé alors s'y installer, simplement y passer les vacances. C'est une maison sombre, aux tapisseries et au mobilier qui absorbent la lumière. Hanna apprécie l'obscurité.

Ils n'ont pas eu l'envie d'entreprendre de grands travaux. La demeure est restée dans son jus. Paul et elle se sont contentés de suspendre leurs tableaux, de garnir les étagères de leurs livres. C'est à peu près tout. Des artistes en exil ont fait halte ici avant de poursuivre leur chemin vers d'autres pays. Certains sont retournés en

Allemagne après la guerre. Hanna fait partie de ceux qui n'ont pas voulu, ou pas osé, de ceux qui se sont sentis des étrangers pour toujours. Une petite cheminée fait face à sa table de travail où elle n'allume un feu qu'en cas d'extrême nécessité, lorsque l'hiver ses mains sont si gelées qu'elle ne parvient plus à tenir son stylo-plume. Il lui arrive parfois de les poser sur le réflecteur de la lampe pour s'y réchauffer les paumes.

Ces mêmes mains tremblent tout à coup. Hanna lâche la tasse de café, le liquide lui brûle la peau et la tasse se brise sur le parquet.

« Merde. »

Les corneilles s'envolent lorsque Sepp entre, une liasse de feuillets sous le bras.

« Ça va ? »

– Rien de grave. Je me suis brûlée.

– Il faut passer ta main sous l'eau froide. Tu veux que je t'aide ?

– Je vais me débrouiller. »

Hanna place un mouchoir sur la brûlure qui diffuse la douleur jusque dans son avant-bras. Sur la table de travail, Sepp dépose des feuillets dactylographiés sur la pile du manuscrit en cours.

« J'ai tout retranscrit. Quelques notes, suggestions, tu verras. Et encore trois anacoluthes !

– Vraiment ?

– Sacrilège ! dit Sepp avec un demi-sourire. C'est un excellent roman, Hanna. Pour ce que vaut mon avis. »

Elle hausse les épaules pour ne pas montrer sa fierté. Elle a toute confiance en Sepp. Il se laisserait mourir de faim pour elle. Depuis la disparition de son mari dans ce stupide accident de voiture, Sepp est tout ce qui lui reste. Elle n'a jamais eu d'enfants. Sepp est son homme à tout faire, secrétaire, chauffeur, confident et grand organisateur de sa vie. Il s'occupe du planning, des rendez-vous, du téléphone, des séances de dédicaces, de la correspondance, de l'intendance, tant de choses aussi invisibles que vitales pour Hanna. Un bref frisson la surprend. Sa chair se contracte. Une mouche égarée bat obstinément le carreau. Sepp ramasse les débris et les jette dans la corbeille, passe le bras autour des épaules de Hanna puis la guide délicatement jusqu'au lavabo.

« Laisse-moi voir... »

Le jet d'eau froide coule maintenant sur la brûlure. Hanna serre les dents.

« Ça me lance.

– C'est normal. Ne bouge pas, s'il te plaît. »

Ce roman sera le dernier. Sa maladie est en train de l'achever, elle la dévore chaque jour avec plus d'appétit. Ces derniers mois ont été éprouvants, à tel point que Hanna a envisagé d'abandonner. Parfois, le simple fait de se lever lui occasionne d'atroces souffrances. Elle n'a pourtant que soixante-huit ans mais en paraît cent. Elle est maigre, les traits tirés, un visage de Christ en croix. Elle dissimule ce qui subsiste de sa belle chevelure sous un foulard. Un dernier sursaut de coquetterie. À l'hôpital, elle n'a pas tenu deux jours. Elle lui préfère la maison.

La douleur s'amenuisant, Hanna se redresse et dévisage Sepp.

« Alors ? demande-t-elle, sourcils relevés.

– Alors quoi ?

– Tu m'avais fait la promesse de la retrouver avant la fin de l'écriture. Je suis venue à bout de ce manuscrit. À toi de tenir ta parole. »

Il aurait souhaité ne pas répondre. Oui, il l'a trouvée. Ilse Wolfe. La Ilse de ce dernier roman

dont il vient d'annoter les derniers chapitres. Hanna n'est pas en état de se déplacer. Lui faire subir un voyage en voiture représente un danger. Autant dire qu'elle n'y survivrait pas. Et pour préserver ce qui reste de sa santé fragile Sepp préférerait mentir. Mais il ne peut mentir à Hanna.

En six ouvrages seulement, Hanna s'est imposée comme une écrivaine allemande majeure, a reçu de nombreux prix prestigieux. Dès la lecture des premiers chapitres, Sepp a reconnu l'écrivaine. Elle n'a même pas changé son prénom. Fiction ou réalité ? Il l'ignore. Hanna n'a jamais évoqué cet épisode de sa vie et, d'ordinaire, elle ne parle pas d'elle. L'autre protagoniste est la Ilse Wolfe dont il a été chargé de retrouver la trace. Une surprise de taille pour lui qui croyait tout savoir de la romancière. Plusieurs fois, il a été tenté de poser des questions, sans jamais en trouver le courage. Après tout, ce n'est pas son rôle, et Hanna déteste les questions. Il n'est entré à son service qu'à la fin des années cinquante, bien après la guerre, il n'avait que vingt ans. Il a étudié le parcours de son nouvel employeur avant de postuler et savait déjà que des zones

d'ombre subsistaient. La romancière n'est pas bavarde lorsqu'il s'agit d'évoquer cette période de sa vie. Il sait qu'elle a fui lorsque ses trois premiers romans parus à l'époque ont été interdits, puis brûlés. Il sait aussi que la Gestapo l'a arrêtée deux fois, sans toutefois retenir de charges contre elle. Que c'est à la suite de la seconde arrestation qu'elle a pris la route de l'exil. Mais ça, on peut le lire dans n'importe quelle biographie. Et maintenant, Sepp découvre qu'elle serait rentrée en Allemagne juste avant la fin de la guerre ? Et si elle avait tout inventé ? Elle en est bien capable. Un dernier tour de magie avant de disparaître. Sauf qu'Ilse Wolfe existe.

« Je l'ai retrouvée.

– Où vit-elle ? demande Hanna, ressuscitée. Pas à l'Est au moins ? Je ne veux pas aller à l'Est.

– Non, pas en RDA. Elle vit dans le sud de la Bavière, à la montagne. Un peu comme toi. »

Hanna chancelle, il la soutient et l'aide à s'asseoir sur la méridienne. Elle a les larmes aux yeux. Sepp s'assied à côté d'elle, la laisse poser sa tête sur ses cuisses. Une soudaine migraine la terrasse. Son crâne est prêt à exploser, comme

si quelqu'un lui fouillait les orbites à la petite cuillère.

« Je continue de penser qu'entreprendre un voyage dans ton état est une erreur. »

Il pense : *Ça risque de t'achever.*

« C'est loin ? murmure Hanna.

– Dix heures de route, plus ou moins... »

Hanna hoche la tête.

« N'oublie pas d'emporter mes médicaments. Ils sont dans la trousse bleue. Tu me feras une injection avant le départ, ça m'aidera à supporter le trajet. »

Comme Sepp s'apprête à rétorquer, elle lui pose un index sur les lèvres. Hanna ne renoncera pas à ce dernier voyage.

25 mars 1945.

À genoux sur une couverture pliée le long d'un massif de rosiers, Hanna arrache l'herbe brûlée par la neige, racle les feuilles mortes. Cigarette aux lèvres dans la brume, elle jardine pour ne plus penser à rien. Ces gestes simples l'apaisent, lui permettent de se concentrer sur l'essentiel. Pour l'instant, seules comptent les branches mortes poussées là par le vent, la terre noire et humide. Hanna écarte ainsi ses angoisses, la guerre qui fait rage, son pays dévasté, réduit à un champ de pierres. Comment écrire dans ces conditions ? Où puiser la force nécessaire ? Paul, qui est la sérénité incarnée, lui répète : « Ne t'inquiète pas, ça va revenir, comme chaque fois. » Puis il lui tapote l'épaule ou dépose un

baiser sur son front. Il pense sans l'ombre d'un doute que c'est réconfortant. Paul est fort de son optimisme.

Voilà cinq ans que Hanna n'a pas écrit une ligne. Un précipice. Les mots lui échappent, ont perdu leur magie. C'est déjà arrivé, bien sûr, pour quelques jours, quelques semaines, comme un repos inespéré, sans phrases qui cognent l'esprit. Presque des vacances. Mais là, c'est autre chose. Comme une douleur physique. Elle se sent fêlée, béante, toutes ses idées s'échappent par cette brèche sans qu'elle parvienne à en retenir une. Ça coule dans le vide, et finalement le vide entre en elle. Hanna rumine depuis cinq ans. Son bureau est devenu une étable. Son stylo Pelikan bagué d'or, qu'elle s'est offert à l'occasion de son premier succès, agonise sur des feuilles blanches. L'encre du réservoir a dû sécher.

Le précipice s'est mué en abîme. Hanna est passée par la surprise, le doute, la peur, presque la résignation. Désormais, elle navigue dans la mélancolie et la détresse. La crise est profonde. Cinq ans de sourde angoisse que rien n'assèche.

Sauf peut-être les crocus sauvages qui fendent la terre au pied des rosiers. C'est le tribut payé à l'exil, la rançon du déracinement.

Le ciel est blanc, à peine traversé par la clarté du soleil. Va-t-il encore neiger ?

Paul est parti en ville pour ses affaires, laissant à Hanna tout le loisir de s'adonner au jardinage. Il fait froid, bien sûr, et son haleine vaporeuse se confond avec la fumée de la cigarette. Ses cheveux frisent sous l'effet de l'humidité. Elle porte des gants de cuir souple, autant pour éviter les égratignures que pour masquer les taches de son apparues récemment sur le dos de ses mains.

Quand les nazis sont arrivés au pouvoir, tout a basculé si vite. Paul a dû fermer sa maison d'édition. Les parents de Hanna ont choisi d'accepter le nouveau régime. De voir ce qui allait advenir. Hanna n'a eu d'autre choix que celui de fuir. On le lui a bien fait comprendre. Paul et elle ont bouclé l'appartement, emporté ce qu'ils pouvaient. C'était au moment où l'on obtenait encore des visas de sortie.

Chaque dimanche, afin de déjouer leur solitude, Paul et Hanna prennent le téléphérique

jusqu'au sommet du Pilatus pour déjeuner au restaurant Kulm. La vue y est exceptionnelle.

Hanna se sent vieille, désenchantée, elle ne fait même plus l'effort de s'habiller, s'attife d'un vieux pantalon et d'un pull informe. Ses cheveux riment avec broussaille. La ruine de son pays la mine. Elle écoute la radio avec effroi. Un jour prochain, la guerre prendra fin, il le faut, et la reconstruction sera douloureuse. Elle ne pense pas seulement aux villes dévastées, mais à l'intelligence et aux talents qui ont fui ou péri, à la légèreté disparue. On ne rebâtit pas un pays qu'avec des pelles.

Une voiture officielle remonte l'allée de gravier. Elle est américaine. Hanna se redresse, ses articulations engourdies par la fixité craquent. Deux hommes en descendent, l'un est en civil, l'autre en uniforme. Ils se découvrent en approchant de la femme debout qui serre un griffoir entre ses doigts.

« Hanna Meissner ?

– Je ne donne plus d'interviews.

– Nous ne sommes pas journalistes. On peut discuter un moment à l'intérieur, s'il vous plaît ? »

Hanna les conduit dans son bureau et ferme la porte. Elle fait asseoir les deux visiteurs mais reste debout, appuyée à la fenêtre. La courtoisie voudrait qu'elle leur offre un café, mais qu'on l'arrache à son jardin la rend maussade. À côté de la voiture, le chauffeur frigorifié fume une cigarette.

« Je suis Samuel Whitfield, du consulat américain, et voici le major Turner, qui appartient à la 83^e division d'infanterie.

– Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? »

Immuable, le militaire a posé sa casquette sur ses genoux alors que l'autre triture nerveusement les bords de son chapeau.

« Nous sommes ici à la demande du gouvernement américain pour vous soumettre une proposition.

– Vous piquez ma curiosité.

– Nous souhaiterions que vous nous accompagniez en Allemagne pour quelques semaines. »

Hanna est tellement abasourdie qu'elle ne sait quoi dire. Qu'irait-elle faire en Allemagne ?

Le militaire sort de son silence.

« Madame, je comprends votre étonnement. Sachez que Hitler et son régime vivent leurs

derniers instants. Ils n'ont aucune chance de l'emporter. L'issue de cette guerre ne fait plus aucun doute.

– C'est que vous ne connaissez rien à l'Allemagne, monsieur Turner.

– Major Turner.

– Vous voyez ? De mon côté, je n'entends rien au jargon militaire, je ne vois pas en quoi je pourrais vous être utile. »

Dehors, le chauffeur tape des pieds pour se réchauffer. Ne sachant que faire de son mégot, il le glisse dans la poche de son manteau. Whitfield pose une main sur la manche de son voisin et se lance :

« Notre proposition peut paraître surprenante, mais la voici : venez travailler en collaboration avec le service de presse de l'armée en zone libérée, vous prendrez la parole dans des réunions publiques que nous organiserons. Vous y ferez des discours, des rencontres, vous redonnerez du courage et de la dignité à ceux qui luttent contre le régime en montrant qu'une autre voie existe. Il est impératif de reconquérir le cœur et l'âme des Allemands dans la paix. C'est ensemble que nous devons bâtir l'avenir. Notre

politique, madame Meissner, est de miser sur la prise de conscience. D'effectuer une transition démocratique en douceur pour ne pas répéter les erreurs du passé. Les États-Unis ne souhaitent pas la disparition de votre pays.

– Whitfield a raison, madame, il nous faut une personne reconnue, un symbole fort. Une intellectuelle, une résistante de la première heure. Vous ne voulez pas faire partie de la nouvelle Allemagne ? L'aider à se reconstruire ?

– Pourquoi moi ? Des centaines d'écrivains, de journalistes et d'artistes de renom ont pris la route de l'exil et c'est moi que vous venez chercher. Et je ne suis même pas résistante.

– Hanna, je peux vous appeler Hanna ? Nous avons besoin d'une figure de l'exil, dont les livres ont été brûlés, une personne chassée de son pays, et qui a conservé une forte influence dans les milieux littéraires et au-delà.

– Vous n'avez pas répondu à ma question. Pourquoi moi ? Laissez-moi deviner : les autres ont refusé ? »

Les deux hommes échangent un regard, puis Whitfield se lance :